

LETTRES

Stéphane Mallarmé

Eric Rohmer

*Les propos que nous plaçons dans la bouche de Mallarmé sont littéralement transcrites d'un entretien avec Jules Huret, publié par l'Echo de Paris en 1891, ainsi que de divers écrits, lettres ou propos, antérieurs et postérieurs à cette date. Seules nos questions sont fictives.*

J : Ce qui frappe, Maître, dans la poésie d'aujourd'hui, c'est son extrême diversité. L'étiquette de symboliste est beaucoup plus vague que n'était jadis celle de romantique ou de parnassien. D'où vient à votre avis cette absence d'unité ?

M : Nous assistons, en ce moment à un spectacle vraiment extraordinaire, unique, dans toute l'histoire de la poésie : chaque poète allant, dans son coin, jouer sur une flûte, bien à lui, les airs qu'il lui plaît ; pour la première fois, depuis le commencement, les poètes ne chantent plus au lutrin. Jusqu'ici, n'est-ce pas, il fallait, pour s'accompagner, les grandes orgues du mètre officiel. Eh bien ! on en a trop joué, et on s'en est lassé. En mourant, le grand Hugo, j'en suis bien sûr, était persuadé qu'il avait enterré toute poésie pour un siècle ; et pourtant, Paul Verlaine avait déjà écrit "Sagesse".

Dans une société sans stabilité, sans unité, il ne peut se créer d'art stable, d'art définitif. De cette organisation sociale inachevée, qui explique en même temps l'inquiétude des esprits, naît l'inexpliqué besoin d'individualité dont les manifestations littéraires présentes sont le reflet direct.

*Au halo violet des meules*

*On chantait en buvant*

*Du levant au couchant*

*C'était des rires :*

*Là-bas.*

*On marchait vers le Nord*

*Et, à l'avant,*

*La ligne des faux pâles faisait feu*

*Viele Griffin*

J : Ce besoin d'individualité, selon vous, pousse donc les jeunes poètes à secouer le joug de la versification traditionnelle, au point d'aboutir au vers libre, que vous-mêmes, d'ailleurs à notre connaissance, n'avez jamais pratiqué.

M : On est las du vers officiel ; ses partisans mêmes partagent cette lassitude. Ce qui explique les récentes innovations, c'est qu'on a compris que l'ancienne forme du vers était non pas la forme absolue, unique et immuable, mais un moyen de faire à coup sûr de bons vers. On dit aux enfants : « Ne volez pas, vous serez honnêtes. » C'est vrai, mais ce n'est pas tout ; en dehors des préceptes consacrés, est-il possible de faire de la poésie ? On a pensé que oui et je crois qu'on a eu raison. Le vers est partout dans la langue où il y a rythme, partout, excepté dans les affiches et à la quatrième page des

journaux. Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais en vérité, il n'y a pas de prose : il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés : plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. D'ailleurs, en musique, la même transformation s'est produite : aux mélodies d'autrefois très dessinées succède une infinité de mélodies brisées qui enrichissent le tissu sans qu'on sente la cadence aussi fortement marquée.

J : C'est là que vous vous opposez aux Parnassiens ?

M : Mais oui. Les Parnassiens, amoureux du vers très strict, beau par lui-même, n'ont pas vu qu'il n'y avait là qu'un effort complétant le leur : effort qui avait en même temps cet avantage de créer une sorte d'interrègne du grand vers harassé et qui demandait grâce. Car, si d'un côté les Parnassiens ont été, en effet, les absolus serviteurs du vers y sacrifiant jusqu'à leur personnalité, les jeunes gens ont tiré tout leur instinct directement des musiques, comme s'il n'y avait rien eu auparavant.

*Et vous seul, ébloui d'une gloire inconnue.  
Vous marchez dans la vie et dans la vérité  
Vers l'invisible étoile en vous-même apparue.  
Henri de Régnier*

*Mais vous, Mallarmé, votre muse s'assied  
Hiver ou printemps, sur le large trépied  
Face à vous, dans la salle ébène et argent  
Ou votre soin pendit l'écran d'extrême orient  
Gustave Kahn*

*Au cours des après-midi pluvieuses  
Nous lisions Mallarmé, Malebranche et Milton  
Et l'esprit pur veillait sur la chair soucieuse.  
André Gide*

*Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère  
Heureuse tu te fonds aux feuilles si tu es  
Dans la fluide yole à jamais littéraire...  
Paul Valéry*

*Je choisis de casser la branche militaire  
Dont la feuille à ta tempe honore, Mallarmé,  
Amère, le triomphe, et verte, le mystère.  
Paul Claudel*

J : Dîtes plutôt que c'est de vous que ces jeunes gens se réclament. Leur premier soin est de vous rendre hommage. Vous êtes leur chef de file, leur maître indiscuté. Mais vous, reconnaissez-vous vos disciples.

M : J'abomine les écoles et tout ce qui y ressemble : je répugne à tout ce qui est

professoral appliqué à la littérature qui, elle, au contraire, est tout à fait individuelle. Pour moi, le cas d'un poète, en une société qui ne lui permet pas de vivre, c'est le cas d'un homme qui s'isole pour sculpter son propre tombeau. Ce qui m'a donné l'attitude de chef d'école, c'est, d'abord, que je me suis toujours intéressé aux idées des jeunes gens ; c'est ensuite, sans doute, ma sincérité à reconnaître ce qu'il y avait de nouveau dans l'apport des derniers venus. Car moi, au fond, je suis un solitaire, je crois que la poésie est faite pour le faste et les pompes suprêmes d'une société consitutée où aurait sa place la gloire dont les gens semblent avoir perdu la notion. L'attitude du poète dans une époque comme celle-ci, où il est en grève devant la société, est de mettre de côté tous les moyens viciés qui peuvent s'offrir à lui. Car, tout ce qu'on peut lui proposer est inférieur à sa conception et à son travail secret.

J : Il est rare aujourd'hui que le poète puisse vivre des seules ressources de son art. Vous fûtes, vous, professeur d'anglais.

M : Quel métier notre société inflige à ses poètes. Il m'a longtemps attristé de penser combien j'avais perdu de temps pour gagner ma vie, et que tant d'heures que je n'aurai plus auraient pu être données à l'art. Que d'impressions poétiques j'aurais eu si je n'avais été obligé de couper toutes mes journées, enchaîné sans répis aux plus sots métiers et au plus fatiguants. Mais il n'y avait pas pour un poète à vivre de son art, même en l'abaissant de plusieurs crans quand je suis entré dans la vie d'aujourd'hui. Je crois avec tristesse que j'ai bien fait.

*Les mots anglais, par Mr Mallarmé, Professeur au lycée.....*

J : Et si votre métier était d'enseigner la poésie ? Ne serait-ce pas là un enseignement digne de vous ?

M : Non. Comme tout ce qui est absolument beau, la poésie force l'admiration. Mais cette admiration sera lointaine, vague, bête. Elle sort de la foule. Grâce à cette sensation générale, une idée inouïe et saugrenue germera dans les cervelles, à savoir qu'il est indispensable de l'enseigner dans les collèges. Et, irrésistiblement, comme tout ce qui est enseigné à plusieurs, la poésie sera abaissée au rang d'une science. Elle sera expliquée à tous, également, également. Il faudrait qu'on ne se crût un homme complet sans avoir lu un verre de Hugo.

J : Vous renoncez donc à initier le public à la poésie.

M : Je le préfère profane plutôt que profanateur. Qu'un philosophe ambitionne la popularité, je l'en estime. Mais qu'un poète, un adorateur du beau inaccessible au vulgaire ne se contente pas du suffrage du sanhédrin de l'art, cela m'irrite et je ne le comprends pas. L'homme peut être démocrate. L'artiste se dédouble et doit rester aristocrate.

J : En somme, vous cultivez tout ce qui vous éloigne de la foule. L'obscurité par exemple. Les plus abscons des poètes grecs, latins, médiévaux ou renaissants, sont limpides en regard de vous.

*M : A la nue accablante tu  
Basse de basalte et de laves  
A même les échos esclaves  
Par une trompe sans vertu*

*Quel sépulcral naufrage (tu  
Le sais, écume, mais y baves)  
Suprême une entre les épaves  
Abolit le mât dévêtu*

*Ou cela que furibond faute  
De quelque perdition haute  
Tout l'abîme vain éployé  
Dans le si blanc cheveu qui traine  
Avarement aura noyé  
Le flanc enfant d'une sirène.*

Vous savez, contrairement au singe qui avait oublié d'allumer sa lanterne, l'erreur est qu'on omet aujourd'hui dans l'acte littéraire, préalablement et avant tout, de l'éteindre. Ce ne serait pas la peine que j'eusse passé quinze ans de ma vie à proposer un sonnet pour qu'un monsieur pût en saisir le sens en un quart d'heure.

J : Vous n'êtes pas comme Molière, écrivain pour sa servante.

M : Comment ? Si j'écrivais pour ma cuisinière, je n'écrirais par autrement.

J : Mais enfin, l'obscurité n'est pas sans danger. C'est, en effet, également dangereux, soit que l'obscurité vienne de l'insuffisance du lecteur, ou de celle du poète... mais c'est tricher que d'éluder ce travail. Que si un être d'une intelligence moyenne, et d'une préparation littéraire insuffisante, ouvre par hasard un livre ainsi fait et prétend en jouir, il y a malentendu, il faut remettre les choses à leur place. Il doit y avoir toujours énigme en poésie, et c'est le but de la littérature - il n'y en a pas d'autres - d'évoquer les objets.

*M : Toute l'âme résumée  
Quand lente nous l'expirons  
Dans plusieurs ronds de fumée  
Abolis en autres ronds*

*Atteste quelque cigare  
Brûlant savamment pour peu  
Que la cendre se sépare  
De son clair baiser de feu*

*Ainsi le chœur des romances  
A la lèvre vole-t-il  
Exclus-en si tu commences*

*Le réel parce que vil*

*Le sens trop précis rature  
Ta vague littérature.*

Les Parnassiens traitent encore leurs sujets à la façon des vieux philosophes et des vieux rhéteurs, en présentant les objets directement. Les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent : par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicate de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance d'un poème qui est faite de deviner peu à peu : le suggérer, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements.

*Eventail*

*De Madame Mallarmé  
Avec comme pour langage  
Rien qu'un battement aux cieux  
Le futur vers se dégage  
Du logis très précieux*

*Aile tout bas la courrière  
Cet éventail, si c'est lui  
Le même par qui derrière  
Toi quelque miroir à lui*

*Limpide (où va redescendre  
Pourchassée en chaque grain  
Un peu d'invisible cendre  
Seule à me rendre chagrin)*

*Toujours tel il apparaisse  
Entre tes mains sans paresse.*

L'enfantillage dans la littérature jusqu'ici a été de croire, par exemple, que de choisir un certain nombre de pierres précieuses et de mettre leurs noms sur le papier, même très bien, c'était faire des pierres précieuses. Eh bien ! non ! La poésie consistant à créer, il faut prendre dans l'âme humaine des états, des lueurs d'une pureté si absolue que, bien chantés et bien mis en lumière, cela constitue en effet les bijoux de l'homme : là, il y a symbole, il y a création, et le mot poésie trouve ici son sens. C'est, en somme, la seule création humaine possible.

J : Oui, mais qui se sert du langage ne peut pas ne pas nommer. Vous-mêmes nommez des pierres précieuses. Par exemple, dans le sonnet Onyx :

*Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix*

*Que ne recueille pas de cinéraire amphore*

*Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore.*

M : Ce sonnet était extrait d'une étude projetée jadis sur la parole. Il est inverse. Je veux dire que son sens, s'il y en a un – je me consolerais du contraire grâce à la dose de poésie qu'il renferme ce me semble – est évoqué par un mirage interne des mots mêmes. En se laissant aller à le murmurer plusieurs fois, on éprouve une sensation assez cabalistique. Pour comprendre mes vers, il faut les dire simplement.

*Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore*

*Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore.  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore)*

*Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe.*

*Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.*

Il est peu plastique je confesse. Mais au moins est-ce aussi blanc et noir que possible. Il semble se prêter à une eau forte pleine de rêve et de vide. Par exemple une fenêtre nocturne, ouverte, les deux volets attachés. Une chambre avec une personne dedans, malgré l'air stable que présentent les deux volets attachés. Et dans une nuit faite d'absences et d'interrogations, sans meuble, sinon l'ébauche plausible de vagues consoles, un cadre belliqueux et agonisant du miroir attendu au fond, avec sa réflexion stellaire et incompréhensible, de la Grande Ourse qui relie au ciel seul ce logis abandonné du monde.

J : Vous avez même forgé un mot, celui de « Ptyx » au cinquième vers. Faut-il lui donner le sens de coquillage ?

M : Le sens réel du mot « Ptyx »... On m'assure qu'il n'existe dans aucune langue, ce que je préférerais de beaucoup afin de me donner le charme créé par la magie de la rime.

J : Au fond pour vous, un mot compte plus par sa sonorité que par son sens. La poésie est avant tout musique.

M : Oui, bien sûr. L'acte de juste restitution qui doit être le notre est de tout reprendre à la musique.

J : Et, non moins juste retour des choses, les musiciens s'inspirent de vos oeuvres. Après les gravures de Manet, c'est au tour de la musique de Debussy d'illustrer *l'Après-midi d'un faune*.

*Le Faune :*  
*Ces nymphes, je les veux perpétuer.*  
*Si clair,*  
*Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air*  
*Assoupi de sommeils touffus.*  
*Aimai-je un rêve ?*  
*Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève*  
*En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais*  
*Bois même, prouve, hélas ! que bien seul je m'offrais*  
*Pour triomphe la faute idéale de roses.*  
*Réfléchissons...*  
*ou si les femmes dont tu gloses*

J : Quant à Manet, ce fut un de vos amis très chers. Et vous l'avez superbement défendu lorsque le jury du salon de peinture de Paris en 1874 refusa deux de ses toiles, *les Hirondelles* et *le Bal masqué à l'Opéra*.

M : Irréprochable est l'esthétique et, quant à la facture de ce morceau que les exigences de l'uniforme contemporain rendait si parfaitement difficile, je ne crois qu'il y ait lieu de faire autre chose que de s'étonner de la gamme délicieuse trouvée dans les noirs : fracs et dominos, chapeaux et lours, velours, draps, satin et soie. Rien donc de désordonné ou de scandaleux quant à la peinture. Mais au contraire la noble tentative d'y faire tenir, par de purs moyens demandés à cet art, toutes visions du monde contemporain. Quant aux *Hirondelles*, j'accorde à la plus superficielle des critiques une seule objection, le tableau n'est pas assez poussé, mais qu'est-ce qu'une oeuvre pas assez poussée, alors qu'il y a entre tous ces éléments un accord, parfois il se tient et possède un charme facile à rompre par une touche ajoutée.

J : Au nom de Manet, nous pouvons joindre ceux de Monet, Degas, Renoir, Whistler...

M : Odilon Redon...

J : Il y a, entre les motifs des Redon et les vôtres, de curieuses analogies. Le thème des fenêtres, par exemple, se rencontre fréquemment dans votre oeuvre. Ou bien le thème de la tête coupée, qui est celui du *Cantique de Saint-Jean*.

*M : Je sens comme aux vertèbres*  
*S'éployer des ténèbres*  
*Toutes dans un frisson*

*À l'unisson*

*Et ma tête surgie  
Solitaire vigie  
Dans les vols triomphaux  
De cette faux*

*Comme rupture franche  
Plutôt refoule ou tranche  
Les anciens désaccords  
Avec le corps*

*A la caresse de Redon  
Stryge n'offre ton humérus  
Ainsi qu'un succinet édredon  
Vingt-sept rues, ô Nuit ! de Fleurus*

*A GOYA  
Six dessins de Odilon Redon*

M : Voilà deux jours que je feuillette cette suite extraordinaire de six lithographies, sans épuiser l'impression d'aucune, tant va loin votre sincérité dans l'abîme. La tête de rêve, cette fleur de marécage, illumine, d'une clarté qu'elle connaît seule et qui ne sera pas dite, tout le tragique falot de l'existence ordinaire. Mon autre préférée est cet «étrange jongleur» à l'esprit dévasté par la merveille au sens profond, qu'il accomplit et si souffrant dans le triomphe de son savant résultat.

*A GUSTAVE FLAUBERT  
Six dessins pour la Tentation de Saint-Antoine par Odilon Redon*

M : Vraiment, des magiques feuillets. Mon cher, vous avez miré là tout un mystère que nul n'entrevoit. Me voici stupéfié encore par cette mort, squelette en haut. En bas, un roulement puissant tel qu'on le devine de finir. Je ne vois pas qu'artiste eut fait ou poètes rêvés d'images aussi absolues. Et la pauvre joue triste endormi au billot... Toutes vos lointaines inventions.

*SONGES  
Six dessins de Odilon Redon*

M : Tout dans cet album me fascine. Vous agitez dans vos silences le plumage du rêve et de la nuit. Et vous le savez, ô Redon, je jalouse vos légendes.

*« Sous l'Aile d'Ombre  
l'être noir appliquait une active morsure. »*

J : Demanderez-vous un jour à Redon d'illustrer vos poèmes ?



M : Peut-être. J'y songe. Mais je suis pour aucune illustration, tout ce qu'évoque un livre devant se passer dans l'esprit du lecteur. Mais si vous supprimez la photographie, que n'allez vous droit au cinématographe, dont le déroulement remplacera image et texte avantageusement, maints volumes.

J : Permettez-moi, Maître, de vous poser cette question. Comment un poète aussi intransigeant que vous l'êtes, aussi imprégné de la hauteur de son art, a-t-il pu éditer et rédiger, à lui seul, *la Dernière mode* ? Faut-il voir par là simple concession à la nécessité du moment, pure besogne alimentaire, ou vous reconnaissez-vous tout de même un peu dans l'auteur de ces menus, de ces recettes de cuisine, de ces remèdes, que vous vous plaisez d'à signer des pseudonymes les plus divers.

M : Disons que je me reconnais mieux là que dans les thèmes anglais que vous citez ou dans les vieux antiques. Les huit ou dix numéros parus de *la Dernière mode* servent encore quand je les dévêts de leur poussière, à me faire longtemps rêver.

M : La tradition à laquelle plus ou moins obéissent toutes les toilettes de bal, je la définis « Rendre légère, vaporeuse, aérienne », pour cette façon supérieure de marcher qui s'appelle danser, la divinité apparue en leurs nuages.

J : Et d'ailleurs votre poésie ne dédaigne pas les sujets frivoles.

M : *O rêveuse, pour que je plonge  
Au pur délice sans chemin,  
Sache, par un subtil mensonge,  
Garder mon aile dans la main.*

*Une fraîcheur de crépuscule  
Te vient à chaque battement  
Dont le coup prisonnier recule  
L'horizon délicatement*

*Chaste jeu ! Voici que frissonne  
L'espace comme un grand baiser  
Qui, de n'être éclos pour personne  
Ne peut jaillir ni s'apaiser.*

*Sens-tu le paradis farouche,  
Ainsi qu'un rire enseveli,  
Se couler du coin de la bouche  
Au fond de l'unanime pli.*

*Le sceptre des rivages roses  
Stagnants sur le soir d'or ! Ce l'est,  
Ce blanc vol fermé que tu poses  
Contre le feu d'un bracelet.*

J : Vous attachez beaucoup d'importance à la présentation, à la mise en pages. Vous avez souvent exprimé l'idée que la poésie ne devrait pas être imprimée dans les mêmes caractères que la prose. Vous allez jusqu'à critiquer la conception traditionnelle du livre.

M : Une chose sacrée et qui veut demeurer sacrée s'enveloppe de mystère. La musique nous offre un exemple. Ouvrons à la légère Mozart, Beethoven ou Wagner. Nous sommes pris d'un religieux étonnement devant ces processions macabres de signes chastes, inconnus, sévères. J'ai souvent demandé pourquoi ce caractère nécessaire a été refusé à un seul art, au plus grand, je parle de la poésie. *Les Fleurs du mal*, par exemple, sont imprimées avec des caractères identiquement pareils à ceux qui débitent de la prose du Vicomte du Terrail ou des vers de M. Legouvé. Ô fermoir d'or des vieux missels ! hiéroglyphes inviolés des rouleaux de papyrus. J'ai l'idée d'un poème.

*Un coup de dés*

M : La tentative participe de poursuites chères à notre temps.

*Jamais*

*quand bien même lancé dans des circonstances  
éternelles  
du fond d'un naufrage*

M : Le vers libre et le poème en prose. Les blancs assument l'importance, frappent d'abord. Tel mot en gros caractères à lui seul demande toute une page.

*C'était*

*issu stellaire*

M : Le blanc. Le papier intervient chaque fois qu'une image, d'elle-même, cesse ou rentre, acceptant la succession d'autres et, comme il ne s'agit pas de traits sonores réguliers ouverts, mais plutôt de subdivisions prismatiques de l'idée, c'est à des places variables, ou prêt, ou loin du fil conducteur latent que s'impose le texte.

*Le nombre*

*Existât-il*

*autrement qu'hallucination éparse d'agonie  
commençât-il et cessât-il  
sourdant que nié et clos quand apparu  
enfin  
par quelque profusion répandue en rareté  
se chiffât-il  
évidence de la somme pour peu qu'une  
illuminât-il*

M : Le vaisseau y donne de la bande, du haut d'une page au bas de l'autre.

*Ancestralement à n'ouvrir pas la main*

*crispée  
par delà l'inutile tête  
legs en la disparition  
à quelqu'un  
ambigu  
l'ultérieur démon immémorial  
ayant  
de contrées nulles  
induit  
le vieillard vers cette conjonction suprême avec la probabilité  
celui  
son ombre puérile  
caressée et polie et rendue et lavée  
assouplie par la vague et soustraite  
aux durs os perdus entre les ais  
né  
d'un ébat  
la mer par l'aieul tentant ou l'aieul contre la mer  
une chance oiseuse  
Fiançailles  
dont  
le voile d'illusion rejailli leur hantise  
ainsi que le fantôme d'un geste  
chancellor  
s'affalera  
folie  
n'abolira*

M : L'avantage de cette distance copiée qui, mentalement, sépare des groupes de mots ou les mots entre eux semble d'accélérer tantôt et de ralentir le mouvement, le scandant, l'intimant même selon une vision simultanée de la page, celle-ci prise pour unité, comme l'est d'autre part le vers ou ligne parfaite.

*ce serait  
pire  
non  
davantage ni moins  
indifféremment mais autant  
le hasard  
Choit  
la plume  
rythmique suspens du sinistre  
s'ensevelir  
aux écumes originelles  
naguères d'où sursauta son délire jusqu'à une cime  
flétrie  
par la neutralité identique du gouffre*

M : Ajouté que de cet emploi à nu de la pensée avec retrait, prolongement, fuite, ou son dessin même, résulte, pour qui veut lire à haute voix, une partition.

*Un coup de des*

*jamais*

*quand bien même lancé dans des circonstances*

*éternelles*

*du fond d'un naufrage*

*soit*

*que*

*l'Abîme*

*blanchi*

*étale*

*furieux*

*sous une inclinaison*

*plane désespérément*

*d'aile*

*la sienne*

*par*

*avance retombée d'un mal à dresser le vol*

*et couvrant les jaillissements*

*coupant au ras les bords*

*très à l'intérieur résume*

*l'ombre enfouie dans la profondeur par cette voile alternative*

*jusqu'adapter*

*à l'envergure*

*sa béante profondeur en tant que la coque*

*d'un bâtiment*

*penché de l'un ou l'autre bord*

Le maître

hors d'anciens calculs

où la manoeuvre avec l'âge oubliée

surgi

Ne croyez-vous pas que c'est un acte de démence ? Au fond, voyez-vous, le monde est fait pour aboutir à un beau livre.

\*\*\*

C'était une émission de Andrée Hirschberger

Réalisée par Eric Rohmer

Avec la participation de Jean-Marie Robain, dans le rôle de Mallarmé

Avec le concours de Jean-Pierre Lazar pour l'image et de Ginette Lusseau pour le décor

Nous remercions Madame Bonniot pour les documents qu'elle a bien voulu mettre à notre disposition.

Eric Rohmer

-Présentation

-Stéphane Mallarmé

-Victor Hugo : les Contemplations

-Victor Hugo architecte

\*\*\*